

1981

Centenaire de la Mort Du P. Le Vasseur

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

(1981). Centenaire de la Mort Du P. Le Vasseur. *Cahiers Spiritains*, 15 (15). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol15/iss15/5>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LE CENTENAIRE DE LA MORT DU P. LE VAVASSEUR (1882)

Malgré sa demande pressante de ne pas être élu Supérieur général, par plusieurs raisons qu'il a énumérées, mais surtout à cause de sa faible santé, le P. Frédéric Le Vavas seur a été élu Supérieur général de la Congrégation par le Chapitre le 28 août 1881, fête du Saint Cœur de Marie, à la presque unanimité des voix, 29 sur 32.

«On avait espéré qu'une fois débarassé des fatigues et des préoccupations multiples que devaient naturellement occasionner la réunion du Chapitre Général et les nombreuses affaires à traiter à cette époque, le T. R. Père se remettrait en peu de temps . . . Malheureusement il n'en a pas été ainsi. Le manque d'appétit et de sommeil et, par suite, son état d'affaiblissement allèrent toujours en augmentant et il tomba même bientôt sérieusement malade.

Vers le milieu de septembre vint s'ajouter à son extrême fatigue une violente douleur du côté droit, qui, chaque jour, croissait en intensité et dont on ne pouvait découvrir la cause. Enfin, au commencement d'octobre, il apparut une certaine grosseur à l'endroit sensible. On reconnut alors que c'était un abcès qui se formait lentement. Bientôt, en effet, la tumeur se développa et prit un volume considérable.

Le Dr. Coffin, médecin ordinaire de la maison, se proposa d'appeler en consultation le Dr. Tillaux, chirurgien, qui est venu le 7 octobre. Le Dr. Tillaux, comme M. Coffin le supposait, reconnut aussitôt la présence d'un abcès flegmoneux. Sans perdre un instant, il prit son bistouri et pratiqua immédiatement une large et profonde ouverture . . . , qui fit sortir une quantité de matières purulentes . . . Le dégorge ment du flegmon produisit bientôt un mieux sensible . . . Depuis lors, la plaie n'a cessé de couler assez abondamment . . .

Pendant la nuit du 23-24 octobre, le T. R. Père se trouva pris d'une fièvre assez forte . . . La cause, c'était l'érésipèle qui se formait autour de cette plaie. Jusqu'à cette époque, on ne connaissait pas encore au juste la source et la nature du

mal . . . Le mardi 9 novembre, il y a eu une consultation de trois docteurs : MM. Coffin, Tillaux et Henri Libermann, (neveu du P. Libermann et fils du Dr. Samson). Ils ont été d'accord à reconnaître tous les trois . . . qu'il y avait une carie à l'une des côtes, la 10^e du côté droit.

C'était là sans doute une chose assez grave, surtout à l'âge où se trouvait le cher malade . . . Les médecins promettaient, sinon une guérison complète, au moins, une guérison relative.

À la fin de novembre, il y avait une amélioration assez remarquée dans l'état du malade, mais quelques jours après, il a été pris d'une petite fièvre, qui l'a beaucoup fatigué . . . La plaie, à peu près dans le même état, se faisait vivement sentir et la suppuration était notablement plus abondante.

Vers mi-décembre, il n'y avait plus, humainement parlant, que bien peu d'espoir de guérison. Les jours suivants jusqu'au 20 décembre, ces faibles lueurs d'espérance s'évanouissent de plus en plus devant les ravages toujours croissants d'un mal inexorable. Le 21 décembre, on remarque un accroissement considérable dans la suppuration de la plaie ; et souvent il s'y ajoute des hémorragies abondantes . . . Tout cela l'affaiblit de plus en plus ; c'est la vie qui s'échappe de son côté ouvert.

Dès le commencement, le T. R. Père avait eu certains pressentiments qu'il ne se relèverait pas de cette cruelle maladie. Le 4 novembre, dans les lettres qu'il dictait pour les Filles de Marie à Bourbon, il leur parlait, ainsi qu'à sa respectable mère, comme devant bientôt mourir. Le P. Delaplace hésitait à écrire les mots de *Père mourant*. Il insistait : *Écrivez . . . « mourant, quoi qu'on en dise »*.

Loin d'être attristé de la marche progressive du mal, il en est au contraire satisfait, parce que cela le rapproche tout autant du Ciel. Jamais il n'a désiré sa guérison ; on peut plutôt dire qu'il la craignait. Aussi n'aime-t-il pas trop qu'on prie pour l'obtenir. – *Ce qu'il faut se borner à demander, dit-il, c'est l'accomplissement du bon plaisir de Dieu. Le Bon Dieu ne sait-il donc pas ce qu'il faut ? Laissons – le donc faire, et abandonnons – nous à sa sainte volonté.* – Les scolastiques et les novices sont venus un jour lui demander sa bénédiction, au retour d'un pèlerinage à N. D. des Victoires. Sachant les dispositions du Bon Père, il lui ont dit que, malgré tout leur désir de le voir guérir, ils s'étaient contentés de demander à la Sainte

Vierge l'accomplissement de la divine volonté. Il les en a félicités cordialement.

« Depuis le 1^{er} octobre environ, le T. R. Père n'a pu dire son bréviaire. Jusque là, quoique très fatigué, il avait continué à le réciter par morceaux ; mais la fatigue extrême dont il était accablé l'avait obligé à le laisser entièrement. Le 23 octobre, se trouvant un peu mieux, il voulut essayer de le reprendre ; cependant, sur l'avis des Pères Assistants, il se borna à réciter son chapelet, selon qu'il le pouvait, pour remplacer le saint office.

Mais aujourd'hui et depuis le commencement de novembre, le bon Père se trouve tellement fatigué que la récitation même du chapelet lui devient à peu près impossible. *« Heureusement, dit-il, j'ai trouvé une bonne manière d'y suppléer, c'est de baiser les pieds de la Sainte Vierge à chaque grain, au lieu de réciter les prières, que ma pauvre tête ne peut plus suivre »*.

A ce pieux exercice qui occupe une grande partie de ses journées, il ajoute de courtes invocations, qu'il répète de temps en temps, on offrant à Dieu ses souffrances . . .

Chaque jour aussi, jusqu'à ces derniers temps, le P. Pallier allait, sur sa demande, lui faire deux petites lectures dans le Nouveau Testament, l'Imitation de J. Christ et la vie du Saint dont on fait l'office. Mais depuis le 20 décembre à peu près, la fatigue qui l'accable l'oblige de se priver de cette consolation.

La seule qui lui reste, c'est d'entendre la sainte messe, de faire chaque matin la sainte communion. L'installation du petit autel que l'on a établi, selon son désir, à la tribune, en face de sa chambre à coucher et communiquant avec elle par une porte vitrée, lui donne pour cela toute facilité. — *Oh ! que Notre Seigneur est bon !* disait-il après cet arrangement qui le coimblait de joie. — jusqu'ici, malgré sa fatigue, il a tenu à rester à jeûn et à se lever pour la sainte communion. C'est le R. P. Emonet qui lui dit ordinairement la sainte messe . . .

Le reste de la journée, il le passe sur son fauteuil ou sur son lit. Ce qui le fatigue beaucoup, c'est qu'il est obligé, par suite de sa plaie, de garder toujours à peu près la même position. On aurait pu craindre, vu cette activité et cette habitude de travail incessant, si remarquables en lui, que ces longues et monotones journées, sans pouvoir s'occuper de quoi que ce soit, ne fussent pour lui d'un poids bien lourd. Jamais cependant il n'a laissé apercevoir la moindre peine à cet égard. Le

bon Dieu, dit-il, m'a fait la grâce de ne pas m'ennuyer. – On voit que le cher Père se tient uni à N.S. sur la croix, dans cet esprit de sacrifice et d'immolation qu'il nous a si souvent prêché. – Le bon Dieu qui nous aime, disait-il à ce sujet, n'écoute pas les réclamations de la nature; c'est par amour qu'il fait souffrir. . . Il le faut bien pour contempler et posséder Notre Seigneur. . . Oh! pour cela, il n'est rien, non rien que je ne sois disposé à souffrir!

La nuit de Noël et celle qui a suivi ont été très mauvaises – Pas de repos, de la fièvre et de vives douleurs. Dans la journée, l'hémorragie de la plaie a été plus abondante encore; et c'est en grande partie du sang presque pur qui s'en échappe.

Le 26 déc. . . , jour de Saint-Etienne, le bon Père appelle dans la matinée les deux Pères Assistants avec le Père Barillec, qui s'occupe spécialement des soins à lui donner, et il leur dit: *Maintenant, vous le voyez, il y a deux choses bien sûres. La première, c'est que la machine est enrayée; la seconde, qui en résulte nécessairement, c'est que cela ne peut plus aller bien loin. Comment cela finira-t-il et dans combien de temps? C'est là l'inconnu. Cela pourra encore durer plus ou moins longtemps, car j'ai la vie dure; mais enfin la fin est sûre. Je désire donc que l'on mette mon lit dans la grande chambre, là où était celui du V. Père mourant, et que l'on ne tarde pas à me donner l'extrême-onction.*

On se rend aussitôt à ses désirs sur le premier point. Mais pour l'extrême-onction, on craint que la nouvelle ne produise prématurément dans les communautés de pénibles impressions; et, comme d'ailleurs rien ne paraît presser, on lui dit que l'on verra après avoir consulté le médecin. Il en avait déjà parlé, il y a deux mois, le 24 octobre, à la suite de souffrances plus vives qu'il avait éprouvées à cette époque; le mieux survenu ensuite avait fait différer. Dans la soirée du jour de Noël il avait insisté de nouveau: *Pourquoi donc attendre, dit-il, puisqu'il faut bien toujours arriver là? Pourquoi me refuser les grâces attachées aux sacrements, moi qui en ai tant besoin?». On cède donc à ses instances, et la cérémonie est fixée au lendemain.*

C'est alors que le bon Père, pour se mieux préparer à ce grand acte par un renoncement complet à tout sur la terre, voulut mettre à exécution un pieux désir de son humilité, que l'on n'a connu qu'après sa mort. Il appela en particulier le R. P. Delaplace, et lui dicta confidentiellement sa démission de

Supérieur Général, dans la lettre suivante adressée à tous les membres de la Cong. ».

«Paris, 26 décembre 1881.

*Mes bien chers Pères et mes bien chers Frères,
Me sentant avancer au dernier moment qui ne me laissera plus aucune possibilité de vous exprimer mes pensées, je vais essayer de vous les laisser en ce moment où je me trouve un peu plus capable de les suivre.*

Le fondement de tout est le bon plaisir de Dieu, surtout et en dernier lieu à notre mort.

Maintenant que je suis dans les douleurs qui vont m'y conduire, il me semble comprendre d'une manière beaucoup plus vive et complète que tout consiste dans le bon plaisir de Dieu, car la croix n'est pas autre chose. Le vénérable M. Icard, venant me voir l'autre jour, me dit une parole qui ne m'impressionna pas d'abord beaucoup, mais qui m'est restée; cette parole est celle-ci: «tout est dans la croix; vous y êtes, c'est là qu'il faut mourir.» Malheureusement, pendant la vie, nous ne voyons pas assez notre fin dernière dans les desseins de Dieu, qui sont, en dernier terme, notre formation surnaturelle. Or, cette formation ne peut se faire que par l'immolation au bon plaisir de Dieu, c'est-à-dire, l'accomplissement de la divine volonté. Nous devrions donc, en toutes choses, n'être occupés qu'à nous immoler à cette adorable volonté.

Mais, ce n'est pas ce que nous faisons, malheureusement; nous nous laissons aller aux choses, cherchant le bon plaisir de Dieu de la manière la moins coûteuse pour nous. Il en résulte que la vie naturelle domine et que la pauvre âme a une grande faiblesse à donner à sa grâce ce que la croix ou le bon plaisir de Dieu demande pour l'achever spirituellement.

C'est là ce qui m'arrive. J'avais sans cesse à la bouche, et sincèrement dans le cœur aussi, le bon plaisir de Dieu; mais je le cherchais en évitant la croix, c'est-à-dire l'acceptation des souffrances qui l'accompagnent. Car la croix n'est autre chose que souffrir. Le bon plaisir de Notre Seigneur par la croix n'est que l'acceptation de son plaisir dans toute son étendue. Or, il ne peut être qu'une chose, c'est de nous faire mériter ce qui nous unit à Lui. Donc, nécessairement, les derniers moments qui nous conduisent à la possession de Notre Seigneur «in se» doivent être des moments de douleur. J'y suis, et je puis vous dire que, malgré toute sa bonne volonté, son courage, et son

désir de contenter Nore Seigneur, on est capable de bien peu de chose, et l'on est bien exposé à faiblir et à trouver que souffrir c'est trop. Si j'avais été plus mortifié, je serais plus courageux certainement. Laissez-moi donc vous donner, comme dernier conseil, que vous devez mettre avant tout l'amour des souffrances, parce que c'est l'amour de la croix, ou du bon plaisir de Dieu, ce qui est une même chose. De là, il faut donc conclure que ce qu'un homme fait de plus précieux sur la terre, c'est d'aimer la souffrance, qui est le plus grand bien, parce que c'est la croix; car la croix sans souffrance serait la croix sans la croix.

Je n'ai pas voulu terminer ma vie sans laisser aux archives ma démission; et cela pour trois raisons:

La première, pour faire volontairement et d'une manière expresse le sacrifice de ma supériorité à Dieu.

La deuxième, pour avoir le mérite d'offrir d'une manière expresse aussi à Dieu les consolations, que me promettait, d'une manière assurée, l'avenir d'une administration pleine de paix, d'union et d'affection mutuelles. Sans doute, j'aurais eu mes jours mauvais, mais les peines, qui en sont inséparables, auraient été toujours adoucies par mes relations avec ceux qui m'auraient secondé.

La troisième, c'est le sacrifice de l'immense désir de faire quelque chose pour vous autres.

Voilà les pensées que je dicte au P. Delaplace. Pour qu'il ne soit pas question de ma démission avant ma mort, ce qui pourrait avoir quelque inconvénient, je laisse entre ses mains la minute. Il la donnera au Premier Assistant quand je serai mort.

Que le Bon Dieu, mes bien chers Pères et mes bien chers Frères, vous bénisse come je le lui demande.

signé F. Le Vavasseeur, sup. gal.».

« Comme l'a fait observer le R. P. Vicaire, dans la Circulaire récemment adressée par lui aux communautés, cette démission n'a pu évidemment avoir aucun effet extérieur; et le T.P.R. Le Vavasseeur nen conserve pas moins le titre et le rang de Supérieur général, à la suite de notre Vénérable Père et du T.R.P. Schwindenhammer. Mais c'est un acte qui demeurera, dans l'avenir, comme un éclatant témoignage de l'esprit d'humilité, de sacrifice et de renoncement dont il était rempli.

Avant de paraître devant Dieu, il a voulu lui faire, autant qu'il était en son pouvoir, le sacrifice complet de lui-même. Et, en effet, on a remarqué ensuite qu'à partir de ce moment, le bon Père n'a plus fait acte de Supérieur général. Dans deux ou trois circonstances, on a eu recours à lui pour quelques décisions. Il répondait simplement: *Voyez et arrangez cela entre vous autres.* — Et pour tous les soins à lui donner, la nourriture et les remèdes à prendre, il ne faisait plus rien de lui-même, et montrait en tout la soumission, la docilité la plus complète.

27 décembre: Ce matin, arrivent les lettres de Bourbon et de Maurice; et parmi les nouvelles qu'elles nous transmettent, on lit avec émotion celle de la mort de l'excellente et pieuse mère du T. R. Père. Pour d'autres, on eût peut-être craint la pénible impression d'une semblable nouvelle, et l'on eût évité d'en parler. C'est ce que conseilla aussitôt le médecin, quand on lui apprit la chose.

Mais, pour le bon Père, nous connaissons trop son grand esprit de foi et d'abandon à Dieu, pour rien redouter à cet égard. Et, en effet, quand on lui annonce ce douloureux événement, il se borne à cette douce exclamation: *Oh! ma bonne Mère! . . . Ah! tant mieux; elle n'aura pas la douleur d'apprendre ma mort; et je la verrai bientôt au Ciel! . . .*

La cérémonie de l'extrême-onction avait été fixée à 4h. 3/4, quelque temps après Vêpres. Une demi-heure auparavant, le T. R. Père fait appeler le P. Léon Le Vavas seur, qui le confesse depuis le départ du P. Lannurien pour Rome en 1853, afin de purifier de nouveau son âme par la grâce de l'absolution. Il demande ensuite un rituel pour se préparer à la cérémonie, et règle lui même l'arrangement de la chambre. Il fait disposer son lit au fond de l'appartement devant le grand Christ d'ivoire, et s'assied devant le lit sur un fauteuil, et tout cela avec autant de calme et de paix que s'il se fût agi d'une chose toute ordinaire.

A l'heure indiquée, arrivent tous les Pères et les Frères présents à la Maison-Mère, avec une députation de séminaristes, les diacres, pour représenter le séminaire. Le R. P. Emonet demande alors au T. R. Père s'il veut que le P. Léon Le Vavas seur, son confesseur, lui donne l'extrême-onction, le R. P. Collin ne pouvant dominer son émotion. *Oui, très bien,* répond-il; et le P. Léon commence la cérémonie, assisté du Père Lancel. Le vénéré malade suivait lui-même les prières sur le rituel et y répondait d'une voix tranquille avec l'assistance.

Les dernières oraisons achevées, le R. P. Delaplace, qui se trouvait à ses côtés, lui demande de vouloir bien nous donner sa paternelle bénédiction, ainsi qu'à toute la Congrégation. Notre bien-aimé Père avait jusque-là complètement maîtrisé son impression. Mais alors son cœur déborde; il éclate en soupirs et en sanglots, et reste quelques secondes sans pouvoir les contenir. Il parvient enfin à dominer son émotion, qui s'était communiquée à tous, et il nous dit ces paroles, que nous nous faisons un devoir de reproduire aussi exactement que nous avons pu les recueillir.

Mes bien chers Pères, mes chers Frères et mes chers enfants, je meurs content et heureux, comptant sur la bonté et l'infinie miséricorde du bon Dieu.

Cependant, je puis vous dire que si j'avais à recommencer, je vivrais tout autrement. Je ne puis parler beaucoup, à cause de mon état de fatigue... Il y a une chose dont on n'est pas assez pénétré, à laquelle on ne s'attache pas assez: c'est à chercher et à accomplir en tout et toujours la sainte volonté de Dieu, son bon plaisir... Et cependant tout est là...

Voyez, en ce moment, je souffre parfois terriblement; j'ai bien de la peine à supporter mes souffrances. Je suis obligé de demander sans cesse au bon Dieu la grâce dont j'ai besoin pour cela... Eh bien! si j'avais été plus généreux, plus mortifié, j'aurais maintenant plus de force, plus de courage devant ces dernières souffrances.

Il ne faut donc vouloir et chercher en tout que ce que le bon Dieu veut, et il faut l'accepter et l'accomplir toujours, quoiqu'il en coûte, et surtout quand il en coûte. Voilà le véritable amour de Dieu, l'amour de sacrifice, l'amour par la croix... Voilà, mes bien chers Pères et Frères, mes chers amis, la dernière parole que je vous laisse...

Nous étions restés à genoux, recueillant avec un religieux respect ces derniers avis de notre Père mourant. Quand il a fini de parler, tous les fronts s'inclinent, et il nous bénit avec effusion.

Cependant le bon Père n'oublie pas ses enfants éloignés. Après la cérémonie, il fait de nouveau appeler le R. P. Delaplace et lui dicte aussitôt, pour tous les membres de la Congrégation, cette lettre si touchante, que le R. P. Vicaire a publiée à la suite de sa dernière Circulaire. Nous croyons devoir la reproduire ici parce que tous, Pères, Frères et aspirants ne sauraient

trop s'en pénétrer. C'est vraiment le testament spirituel du T. R. Père mourant ; et à ce titre, les avis qu'il renferme doivent être sacrés pour tous ses enfants.

Mes bien chers Pères et mes bien chers Frères,

Je viens de recevoir l'extrême-onction, et je ne veux pas mourir sans vous dire un dernier mot d'adieu. La mort, pour moi, est un bien grand bonheur ; je compte sur la miséricorde de Dieu, je n'ai jamais pu avoir peur de Lui.

Ce que je vous recommande par-dessus tout, pour l'avenir de la Congrégation dont vous répondez devant Lui et l'Église, c'est ce que je vous ai sans cesse répété quand j'ai eu l'occasion de vous parler : 1°, l'esprit de foi ; 2°, la confiance en Dieu et le St. Cœur de Marie ; 3°, l'amour du sacrifice. Tant que nous verrons la Congrégation comme l'œuvre de Dieu et Dieu en elle, nous n'aurons rien à craindre. Comme conséquence, notre confiance dans sa protection et sa conduite nous rendra capables de tout. Et comme conséquence dernière, nous serons capables d'aimer par le sacrifice de nous-mêmes ; ce qui est la croix, le bon plaisir du Cœur de Jésus, est tout.

Dans ces quelques paroles, je vous laisse tout ce qu'il est possible de vous dire de plus utile.

Inutile de vous dire que je serai avec vous autant qu'on peut l'être au Ciel.

Que le Bon Dieu vous bénisse tous, mes bien chers Pères et mes bien chers Frères, par le St Cœur de Marie, comme je le lui demande !

signé : F. Le Vavas seur, sup. gl.

Dans la journée et les jours suivants, le T. R. Père fait écrire également plusieurs lettres des plus touchantes à différentes personnes qu'il avait dirigées et qui lui demandaient ses derniers avis ou se recommandaient à ses ferventes prières. Il les encourage et les bénit avec une charité toute paternelle ; en leur promettant de ne pas les oublier au Ciel.

Des le lendemain, on s'empresse d'annoncer aux communautés la touchante cérémonie qui vient d'avoir lieu. Voici un extrait de la lettre lithographiée adressée à ce sujet par le R. P. Premier Assistant :

... « Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers confrères, avec quels sentiments de foi, de piété et d'abandon à la volonté de Dieu, notre cher malade a reçu l'extrême-onction. Après la cérémonie, nous l'avons prié de nous bénir. Il nous a alors

adressé quelques paroles des plus touchantes, en nous recommandant surtout la générosité et l'esprit de sacrifice dans l'accomplissement de la sainte Volonté de Dieu. On vous transmettra, d'ailleurs, plus tard ces paroles intégralement avec les détails relatifs à sa maladie.

«Nous voilà donc, mes chers confrères, menacés de devenir encore bientôt orphelins! . . . C'est une cruelle épreuve que le bon Dieu nous envoie. Qu'elle nous excite à devenir plus fervents, plus fidèles, plus attachés à notre sainte Vocation.

«Prions avec une nouvelle ardeur pour notre bien aimé Père malade auquel nous devons tant; pour la Congrégation si douloureusement éprouvée; et soyons toujours pleins de confiance et de générosité.

*«Votre tout dévoué dans le Saint et Immaculé Cœur de Marie.
M. Collin, Assistant».*

P.S. – Le matin du même jour, le T. R. Père a reçu la nouvelle de la mort de sa vénérable mère, décédée à l'île Maurice le 15 novembre.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle pénible émotion produisit cette lettre dans toutes les communautés. Malgré l'état si grave du T. R. Père depuis plusieurs mois, on aimait à se persuader que le Ciel nous le conserverait. Maintenant tout espoir semblait donc perdu. Aussi, de toute part, on répond par une expression unanime de douleur et de peine; tout en s'abandonnant à la sainte et adorable volonté de Dieu.

- 29 décembre - 2 janvier - Ainsi qu'on l'a dit plus haut, selon les désirs de notre cher malade, on avait fait mettre son lit dans la grande chambre à coucher. «Il cause déjà», dit-il, «beaucoup trop de tracas et d'embarras; il ne veut pas en donner davantage». Inutile d'ajouter que le bon Père est le seul à trouver qu'on en fait trop pour lui; tout le monde est d'autant plus heureux de lui donner quelques soins qu'au moindre service il répond chaque fois par quelques mots de remerciements affectueux: *Oh! merci, grand merci! . . . Vous êtes bien bon, etc.*

Pour aider le F. Joseph, spécialement chargé de le soigner, on fait venir du St. Cœur de Marie le F. Evode, qui accepte avec bonheur. Il commence sa fonction le vendredi 30 déc.

La nuit suivante a été pour notre cher malade l'une des plus mauvaises qu'il ait passées. Il n'a pas voulu laisser veiller le Frère. Cependant, vers minuit, n'en pouvant plus, il le réveille et fait appeler le R. P. Barillec. A la fièvre et aux élancements de la plaie, s'ajoutent les douleurs de sa hernie, avec un érési-pèle commencé depuis deux ou trois jours et qui lui cause d'atroces souffrances. On parvient enfin à calmer un peu le mal et, le lendemain matin, il entend la sainte messe et fait la sainte communion comme à l'ordinaire. Il voulait même se lever pour cette sainte action, ainsi qu'il l'a toujours fait jusqu'ici. Mais sur l'avis qu'on lui en donne, il se résigne à demeurer au lit jusqu'à l'arrivée du médecin.

M. Coffin, qui lui prodigue ses soins avec le plus grand dévouement, exprime le désir d'avoir une nouvelle consultation de M. Tillaux. Cette consultation a lieu le lundi 2 janvier, à 5h. Après avoir tout examiné avec soin et avoir conféré l'un avec l'autre, les deux docteurs concluent d'un commun accord qu'il n'y a absolument rien à faire, et que l'on a qu'à laisser le malade s'éteindre doucement . . . C'est donc la condamnation officielle de notre bien aimé Père. Humainement parlant, plus d'espoir; mais le bon Dieu est tout puissant. Oh! s'il daignait faire un miracle en notre faveur!

On fait connaître avec simplicité au T. R. Père, quoique d'une manière un peu adoucie, le résultat de la consultation. Les médecins lui disent eux-mêmes que tout ce qu'on pourrait essayer de nouveau ne servirait qu'à le faire souffrir. Il prend alors la main du Dr. Tillaux en disant: *Je vous remercie, cher docteur, je suis bien content.* – Bien loin, en effet, d'être surpris ou attristé, il se réjouit de quitter bientôt cette triste vie. Il s'est même plaint, quelques jours plus tard, qu'on ne lui ait pas dit plus carrément et sans détour que tout était fini. *Mais c'est là, dit-il, ce que je désirais, ce que j'attendais. Pourquoi donc ne me l'avoir pas déclaré très franchement?*

2-8 janvier – Les douloureuses nouvelles de l'état désespéré du T. R. Père produisent au dehors, parmi les nombreuses personnes en rapport avec lui ou avec la congrégation, comme dans nos communautés, des vives impressions. M. L'abbé Lagarde vient de nouveau le visiter et lui apporter les bénédictions de Son Eminence le Cardinal Archevêque. Depuis le temps de la commune de Paris, où le T. R. Père eut occasion de lui donner des encouragements et des conseils,

dont il avait alors bien besoin, M. le Vicaire général garde pour lui des sentiments d'affection et de vénération. Il se retire de sa visite aussi édifié que touché.

Le Supérieur général de St Sulpice, M. Icard, est venu aussi le voir plusieurs fois. N'ayant pu revenir pour le Premier de l'An, à cause d'un mal de jambe qui l'obligeait alors de garder la chambre, il écrit au P. Léon Le Vavas seur pour lui dire toute la part qu'il prend à notre affliction et le prie d'offrir à notre cher malade tous ses sentiments de vieille amitié et d'affectueux dévouement. Il a pu venir le dimanche 8 janvier ; et, à cette occasion, il a exprimé au T. R. Père son vif désir de voir toujours régner une parfaite union entre la Compagnie de St. Sulpice et notre Congrégation. M. Icard faisait allusion à quelques explications échangées, il y a quelques années, entre les Sulpiciens et nous, à l'occasion de leur maison de Rome et du dessein qu'il paraissait avoir eu de faire plus ou moins concurrence au Séminaire français ; et il déclara de nouveau que la Compagnie n'avait aucunement cette pensée. Le T. R. Père lui répondit que ce désir d'union et de mutuelle charité était aussi le nôtre. Nous ne pouvions oublier que notre V. Père et ses premiers disciples étaient tous sortis de St. Sulpice, et nous ne pouvions par conséquent avoir pour cette société que des sentiments de reconnaissance et d'affection, etc.

Le dimanche de la solennité de l'Épiphanie, le R. P. Emonet est allé, avec plusieurs Pères et Frères, à l'exercice de l'Archiconfrérie à N. D. des Victoires, où il a prêché et présidé l'office. Avant de partir, il a demandé sa bénédiction au T. R. Père, en lui disant qu'on allait bien prier pour lui. *Demandez surtout*, a répondu celui-ci, *que je sois fidèle jusqu'au bout ; car c'est là l'important*. M. L'abbé Dumax, qui a fait les recommandations d'usage, a sollicité tout spécialement pour lui les prières des pieux associés de l'Archiconfrérie, en rappelant que c'est à lui qu'on devait la première pensée de l'Oeuvre des Noirs.

De tous côtés, dans nos Ctés, comme au dehors, on prie aussi avec ferveur. On aime à espérer contre toute espérance. Les Sœurs de St Joseph, qui, depuis le commencement, s'associent à nos anxiétés et à nos vœux, les religieuses de la Réparation, celles de l'Immaculée-Conception, les Sœurs Servantes du St. Cœur de Marie, beaucoup d'autres communautés religieuses et grand nombre de personnes du dehors font neuvaines sur neuvaines. Beaucoup offrent à notre Seigneur leur vie, pour obtenir, s'il est possible, la conservation d'une

vie plus précieuse, sans nulle doute, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Deux Messieurs sont venus le voir l'un de ces jours. Ils ont manifesté un si grand désir de le revoir encore une dernière fois, qu'on les a laissé monter un instant. Ils l'ont embrassé, sans pouvoir dire un mot, tant ils étaient émus. L'un d'eux, M. Deshays, était un de ses vieux amis d'enfance. Il disait ensuite au F. Dosithée, en le remerciant de les avoir introduits: «*Que je suis content de l'avoir vu un instant! Quel saint! Des hommes comme cela, la terre n'est pas digne de les conserver.*».

8-15 janvier – Le Ciel, en effet, semble vouloir bientôt nous ravir notre Père. Plusieurs signes annoncent une fin prochaine. La plaie rend moins; mais ses lèvres livides accusent un commencement de gangrène. L'estomac se refuse absolument à toute nourriture, c'est à peine s'il peut supporter quelques cuillerées de lait. Les intestins sont également très irrités, ce qui occasionne une forte diarrhée depuis plusieurs jours. Un autre symptôme plus grave se manifeste aujourd'hui, c'est un hoquet presque continu, qui ne permet au pauvre malade aucun repos, ni le jour ni la nuit. Le docteur essaie divers remèdes pour le faire cesser; tout est inutile.

Rien de plus pénible et de plus douloureux à entendre. Pour lui cependant, il ne s'en inquiète en aucune façon, et semble n'y pas faire attention.

Le mardi 10 janvier, vers midi, il paraît tout pâle et décomposé. On craint un accident et on lui propose l'indulgence de la bonne mort. *Vous vous effrayez bien inutilement*, répond-il. *Malheureusement, ce n'est pas encore le dernier moment. J'ai l'âme trop chevillée au corps. Le hoquet est bien un signe de mort, mais, 'positis ponendis', je crois que j'en ai bien encore pour huit jours.*».

Le lendemain, cependant, on lui fait remarquer que cette indulgence peut bien se renouveler, et il accepte avec bonheur de la recevoir. Mais il veut auparavant s'y préparer par le sacrement de Pénitence. Il fait appeler le P. Léon Levavasseur, se confesse avec des grands sentiments de regrets de tout ce qu'il peut avoir à se reprocher, et reçoit ensuite du même Père l'indulgence de la bonne mort. Il récite lui-même le *confiteor* et répond aux prières d'une voix ferme, quoique coupée par le hoquet, et quand tout est achevé: *Eh bien! maintenant*, dit-il, *vade in pace.*

Le jour suivant, une grâce nouvelle met le comble à sa reconnaissance envers Dieu. On expédie au P. Eschbach ce télégramme: *Père Général mourant implore bénédiction papale*, – Et quelques heures après, arrive la réponse: *Bénédiction accordée*. Le R. P. Collin s'empresse de communiquer cette dépêche à notre cher malade; il la reçoit avec une vive impression de gratitude.

13 janvier – Jusqu'ici, le T. R. Père n'a pas voulu qu'on le veillât; *c'était*, disait-il, *se fatiguer inutilement*. On se bornait donc à faire coucher quelqu'un dans la chambre à côté de la sienne. C'était ordinairement le bon F. Evode, plus habitué aux soins à lui donner. Mais depuis le 12 janvier, on le veille toutes les nuits. Un Père et un Frère se partagent cet office. Il se montre si bon, si patient, si reconnaissant des moindres services qu'on lui rend, qu'on est heureux d'aller s'édifier auprès du bon Père.

Le vendredi 13 janvier, un certain nombre de novices viennent à Paris avec les P. P. Grizard et Gerrer, pour lui demander sa bénédiction. Ils entourent son lit de douleur; et le R. P. Emonet le prie de les bénir, Malgré le hoquet qui lui coupe la voix, il leur adresse ces quelques mots: *Vous voyez où j'en suis. Je souffre parfois beaucoup. Demandez bien pour moi la fidélité jusqu'au bout. La sainte volonté de Dieu, son bon plaisir, voilà ce qu'il faut chercher en tout; et il n'y a rien hors de là. Soyez de bons novices, bien généreux, bien fervents...* Puis, tous se mettent à genoux et il les bénit avec effusion.

La respiration de notre cher malade devient de plus en plus gênée. Le vendredi, il a eu deux crises de suffocation. Le samedi, il en éprouve de plus fortes encore. C'est une sorte d'agonie qui commence. Le médecin croit qu'il ne peut guère aller au delà de 36 heures. A 11 h., craignant qu'il ne vienne à être emporté dans l'une de ces crises, on appelle tous les Pères et Frères alors disponibles, et l'on récite auprès de son lit les prières de la recommandation de l'âme. Il s'y unit d'intention. Le R. P. Emonet lui demande ensuite de nouveau sa bénédiction pour la Congrégation et ses œuvres, pour tous ses membres présents et absents. Il la donne de tout cœur, en rappelant ces paroles de nos saintes Règles, qui forment la devise de la Congrégation, *cor unum et anima una*.

Dans l'après-midi, il appelle en particulier le R. P. Emonet, et lui donne ses dernières recommandations pour le bien de la Congrégation.

- Dim. 15 janvier - C'est aujourd'hui la fête du St Nom de Jésus. *C'est un beau jour pour aller au Ciel*, lui dit-on. Mais il ne croit pas encore le dernier moment arrivé. La journée, en effet, se passe assez paisiblement. Le hoquet n'est plus si fort ni si fréquent; et la respiration paraît un peu plus libre. Cependant le bon Père ne peut absolument plus rien avaler. L'eau même ne passe plus; c'est à peine s'il peut en prendre de temps en temps quelques gouttes pour s'humecter la bouche. Et, cependant, il a la gorge toute desséchée; *elle est, dit-il, comme un parchemin*. La voix devient rauque; on a parfois de la peine à saisir ses paroles.

Lundi 16 janvier - Aujourd'hui encore, le bon Père commence la journée par la sainte messe et la sainte communion. On craignait beaucoup qu'il ne lui fût pas possible d'avaler la sainte hostie; cependant, il a pu sans trop de difficulté en recevoir une parcelle, comme les jours précédents. On la lui a donnée avec la formule du Viatique. Ce devait être, en effet, sa dernière communion ici-bas. Il semble que sa piété, sa ferveur, son amour pour Notre Seigneur sont plus vifs, plus ardents que jamais. Malgré son état de faiblesse, il suit avec attention, de son lit de douleur, toutes les parties du saint-sacrifice, faisant avec le prêtre le signe de la croix, et laissant échapper de sa poitrine embrasée ce souffle et ces soupirs ardents qui trahissaient habituellement sa ferveur. - *«Ce sera sans doute, lui dit-on, votre dernier jour. Vous touchez au terme»*. - *Oh! Je le voudrais bien*, répond-il.

Dans la journée, en effet, il est pris de plusieurs crises d'étouffement. A 7h, au moment où l'on sortait de la visite au Saint-Sacrement pour aller au réfectoire, il en éprouve une plus forte. La respiration devient plus difficile et plus pénible. Les deux Pères Assistants et quelques autres Pères montent auprès de lui. On récite de nouveau les prières des agonisants; et, à la demande qu'on lui en fait, il bénit une dernière fois la Congrégation, ses membres et ses œuvres. Pendant la récréation, les autres Pères et Frères se succèdent auprès de son lit de souffrances. De temps en temps, on lui suggère quelques invocations pieuses; quoiqu'ayant déjà de la peine à parler, il les répète aussitôt avec un vif sentiment de foi et de confiance. Il baise surtout avec amour son crucifix, chaque fois qu'on le lui présente. Cette nuit, sans nul doute, sera la dernière pour notre bien-aimé malade. Le R. Père Emonet tient à ne pas le quitter; il reste avec le F. Didyme. Le bon Père envoie lui-

même se reposer plusieurs autres Pères et Frères qui étaient retournés auprès de lui après la prière du soir. Vers 9h 1/2, il dit au R. P. Emonet: *J'ai un extrême besoin de boire - Je crains*, lui répond celui-ci, *que cela ne renouvelle vos crises d'étouffement.* - *Non*, répond-il, *les entraves ont disparu, nous n'avons plus rien à craindre.* En effet, les quelques gouttes d'eau qu'il avale ne lui causent plus de suffocation.

Mais bientôt la respiration se ralentit, le cher Père ne peut plus parler; la fin semble approcher. Le R. P. Emonet lui donne une dernière absolution et lui fait plusieurs fois baiser son crucifix, en lui suggérant des actes d'amour pour Dieu. Il fait en même temps appeler les RR.PP. Delaplace et Barillec, qui s'empressent d'accourir avec le F. Joseph. c'est hélas! le moment suprême. On récite avec émotion les dernières prières des agonisants pour le bon Père mourant. Tout porte à croire qu'il conserve encore sa connaissance, car il ramène lui-même son bras droit sur la poitrine. Cependant la respiration devient de plus en plus lente et difficile; ce ne sont plus que des faibles soupirs intermittents, et enfin, à 10h33, tout mouvement a cessé. Le bon Père a rendu sa belle âme à Dieu, paisiblement, sans convulsions et sans efforts.

(Extraits des Bulletins de la Congrégation,
t. XII, Années 1881-1883, pp. 85-87, 129-
130, 163-185).